

Les Turcs sont des soldats merveilleux derrière une muraille ; ceux de Saint-Jean-d'Acre le prouvèrent pendant tout le siège.

Qu'on ajoute qu'ils étaient sous le commandement de deux Français émigrés, spécialement chargés de la défense de la place*, on comprendra l'étonnement que dut éprouver le général en chef à la vue de l'ellipse des premières bombes avec lesquelles ils saluèrent l'arrivée de ses troupes.

En outre, ils leur lançaient leurs propres projectiles, que sir Sydney-Smith avait enlevés au capitaine Stangnelet. Ce fut ainsi que le général Caffarelli fut atteint au coude gauche ; il fallut lui couper le bras.

Le lendemain de ce jour, le général en chef se rendit de bon matin à la tranchée, accompagné du capitaine Croisier, un de ses

* Phelippeau, ingénieur d'un rare mérite, ancien condisciple de Napoléon à l'Ecole de Brienne, et Tromelin, officier d'artillerie très distingué.

aides-de camp, qui cherchait en vain la mort depuis le commencement du siège par ce que la vie lui était devenue insupportable.

A l'époque où Napoléon se trouvait encore à Damanbour, un groupe d'Arabes à cheval vint insulter le quartier-général. Napoléon qui était à la fenêtre de la maison du cheick, indigné de cette audace, se retourne, et, s'adressant au capitaine Croisier qui était de service auprès de sa personne :

— Prenez avec vous quelques guides, lui dit-il avec vivacité, et chassez-moi cette canaille qui s'amuse à caracoler là-bas.

En un instant le capitaine paraît dans la plaine avec une douzaine de cavaliers.

L'escarmouche s'engage ; mais du côté des guides il se manifeste dans l'attaque comme dans la défense, une hésitation que Napoléon ne peut concevoir.

Aussi, de la fenêtre où il est resté, se met-il à crier comme si on pouvait l'entendre :

— En avant ! Allez donc, Croisier ! chargez !

Or, contre leur ordinaire, les guides célaient aussitôt que les Arabes revenaient à la charge. Enfin il arriva que ces derniers se retirèrent tranquillement après un petit combat assez opiniâtre, sans cependant avoir éprouvé aucune perte et sans être inquiétés dans leur retraite.

La colère du général en chef ne put se contenter. Il la fit éclater sans mesure contre son aide-de-camp, lorsque celui-ci rentra dans la maison du cheick pour rendre compte à son général de cette burlesque expédition.

Il est présumable que la manière dont il fut traité n'était pas des plus aimables, car Croisier, si brave et si fier dans toutes les occasions avait les larmes aux yeux en sortant. Cependant un officier de ses amis essaya, mais inutilement, de le calmer.

— Je n'y survivrai pas, lui répondit-il ; le mot de lâche a été prononcé par le général en chef ; je me ferai tuer à la première occasion.

Ce fut devant Saint-Jean-d'Acree que le malheureux jeune homme trouva ce qu'il désirait si ardemment.

Tandis que le général en chef avait le dos tourné, il monta sur

une batterie ; dans cette position, sa taille élevée ne peut manquer de provoquer les coups de l'ennemi.

— Que faites-vous-là, Croisier ? lui crie Napoléon dès qu'il l'aperçoit ainsi juché. Vous allez vous faire tuer inutilement ?

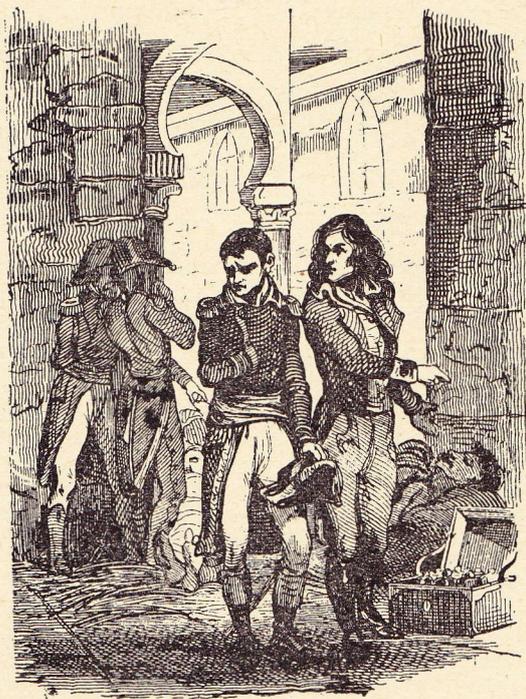
Le capitaine reste à la même place sans répondre.

— Croisier ? ne m'avez-vous pas entendu ? lui crie de nouveau le général en chef d'une voix impérieuse : vous n'avez rien à faire là ; descendez, je vous l'ordonne !

L'aide-de-camp ne bouge pas et se croise tranquillement les bras sur la poitrine. Un instant après, une balle lui cassait les deux genoux.

— Ah ! mon Dieu ! j'en étais sûr ! s'écria encore Napoléon en le voyant tomber.

L'amputation n'ayant pas paru indispensable, on plaça le capitaine sur un brancard et on l'emporta hors des lignes ; mais quelques jours après il mourut du tétanos.



Cependant l'artillerie de campagne était trop faible pour détruire la fameuse *Tour maudite*.

On eut recours à la mine. Tandis qu'on y travaillait avec beaucoup d'activité et de secret, des grenadiers et des sapeurs essayèrent de s'y loger.

La portion qui regardait la ville restait occupée par les assiégés, qui ne cessaient de faire pleuvoir sur les français une grêle de balles et de boulets.

Mais les transfuges français devinèrent bientôt les travaux de mines et s'appliquèrent à éventer celle qui conduisit sous le fossé. Pour cela, ils ordonnèrent une sortie générale, et, cette fois, l'opération fut

menée avec tant d'impétuosité qu'une partie de travaux de tranchée fut détruite.

La colonne ennemie était commandée par des officiers anglais, bien instruits de l'état des choses, car l'un d'eux arriva jusqu'à l'entrée de la mine, où il fut tué par un grenadier.

Les papiers qu'on trouva sur lui apprirent que c'était le capitaine Haldfield. Sa mort fit hésiter la troupe qu'il commandait. Celle-ci, attaquée avec énergie, regagna la place, en laissant derrière elle beaucoup de morts et de blessés.

L'affaire du 6 avril fut encore plus meurtrière que les précédentes, quoique sans succès, l'ennemi avait offert la veille un hideux spectacle.

Il avait planté sur les remparts de la *Tour maudite* une demi-douzaine de lances à la pointe de chacune desquelles était placée la tête fraîchement coupée d'un français.

On les reconnut facilement à la longueur des queues et des tresses dont elles étaient encore ornées, et que les Maugrebins qui les avaient faits prisonniers s'étaient bien gardés d'enlever, pour qu'on pût les reconnaître plus facilement.

A cette vue, l'irritation des soldats avait été à son comble. L'assaut fut bientôt ordonné ; et, pendant cinq heures consécutives, quatre cents hommes restèrent sur la brèche, sans pouvoir traverser le fossé qui les séparait de la place, ne pouvant pas avancer et cependant ne voulant pas reculer, bien qu'on les mitraillât à outrance. Enfin, la chute du jour vint mettre à un terme cette boucherie, en faisant abandonner la position.

Ce fut à cette attaque que le brave général Raimbaud fit cette énergique réponse à un chef de demi-brigade qui, en lui montrant le terrain couvert de ses hommes, lui disait que la place n'était pas tenable.

— Eh ! sapristi, j'y reste bien, moi !

Dans cette journée l'armée fit encore des pertes immenses, surtout parmi les officiers du génie.

Le général Caffarelli, qui d'abord avait laissé quelque espoir de guérison, cessa de vivre.

On lui avait soigneusement caché la mort du capitaine Croisier, pour lequel il s'était pris d'une amitié vive ; mais quoi qu'on fit pour

lui dissimuler cette triste nouvelle, l'inquiétude et le chagrin avaient augmenté sa maladie. Il disait, chaque fois qu'on allait s'informer de sa santé de la part du général en chef :

— Si je laisse mes os ici, une seule chose me fera peine : ce sera de voir tous ces braves jeunes gens, pleins d'espérance et d'avenir, périr sans gloire devant une misérable bicoque, et de savoir que c'est moi, oui, moi seul, qui les ai entraînés à leur perte en les emmenant dans ce pays.

— Citoyen général, lui répondait-on, vous retournerez en France lorsque le général en chef aura conquis l'Égypte ; cela sera bientôt fait, soyez-en sûr.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu.

Celui qui parlait ainsi ne pensait pas un mot de ce qu'il disait car plus que personne il devait être persuadé que, tôt ou tard, si son corps ne servait pas de pâture aux crocodiles du Nil, sa tête comme celle de ses infortunés compagnons, irait figurer sur les créneaux de la Tour maudite.

Caffarelli ne vécut pas longtemps. La perte du jeune Say, son chef d'état-major, qu'on ne put lui cacher, le jeta dans un abattement complet. La veille de sa mort, il dit à l'aide-de-camp que Napoléon avait envoyé auprès de lui :

— Puisque je n'ai que vous pour me distraire, lisez-moi donc les premières pages de ce volume qui est là, sur mon porte-manteau : cela m'amusera et vous aussi.

Celui-ci prit le livre et commença de lire à haute voix : c'était la préface de Voltaire à *l'Esprit des lois* ; mais à peine avait-il tourné le second feuillet que Caffarelli s'était assoupi. L'aide-de-camp alla retrouver le général en chef.

— Comment va Caffarelli ? lui demanda-t-il du plus loin qu'il l'aperçut.

— Général, je crois que sa fin approche ; cependant le général m'a demandé de lui lire la préface du citoyen Voltaire à *l'Esprit des Lois* ; du citoyen Montesquieu.

— Eh bien ! après ?

— Eh bien ! après général il s'est endormi.

— Et vous aussi, n'est-ce pas ? reprit Napoléon d'un ton goguenard

C'est drôle ! vouloir entendre cette préface avant de mourir ! Je le reconnais bien là. Je vais aller le voir.

Il se rendit à sa tente ; mais le moribond dormait, et il ne voulut pas interrompre son sommeil. Dans la nuit, Caffarelli rendit le dernier soupir ; cette mort excita les regrets de toute l'armée.

Le même jour que Caffarelli avait eu le coude fracassé, un autre aide-de-camp du général en chef, Duroc, alors chef de brigade, avait été envoyé, une heure auparavant, pour juger des progrès de la brèche.

Un obus qui éclata entre ses jambes lui fit au bas de la cuisse une blessure si profonde, qu'il en resta estropié le reste de sa vie.

On lui avait arrangé, avec quelques planches, une espèce de lit de camp qu'on avait recouvert d'herbes sèches.

Un aide-major allait le voir assez souvent dans la crainte qu'il eût besoin de quelque chose.

En entrant un matin dans sa tente, celui-ci le trouva dormant d'un profond sommeil. L'excessive chaleur l'avait forcé de se débarrasser de ses vêtements, et une partie de sa plaie, que Larrey lui avait prescrit de laisser sécher, était à découvert.

Il aperçoit tout à coup un petit scorpion qui, étant grimpé par le pied du lit, se dirigeait lentement sur la blessure du malade. Il enleva avec vivacité l'insecte, mais pas assez adroitement pour que le dormeur ne s'éveillât pas : aussi lui dit-il avec beaucoup d'humeur :

— Pourquoi m'avez-vous dérangé ? je n'ai point besoin de vous ; allez-vous-en !

— Colonel, lui répondit celui-ci, n'osant l'effrayer en lui disant la vérité, une puce de gros calibre était sautée sur vous et allait vous mordre.

— Eh, parbleu ! reprit Duroc plus vivement encore, n'aviez-vous pas peur qu'elle m'avalât ? Allez-vous-en ! vous dis-je, et qu'on me laisse en repos.

En sortant de la tente les yeux de l'aide-major rencontrèrent par hasard le maudit scorpion qui venait de lui attirer ce rudolement pour avoir fait une action charitable.

Il l'écrasa du talon de sa botte, avec plus de jouissance peut être qu'il n'en aurait eu à plonger son sabre dans la gorge d'un Mau-grebin.

Déjà l'armée avait livré douze assauts à la place et supporté vingt-six sorties. Une nouvelle mine avait été pratiquée ; on était près d'arriver au point où elle devait être chargée, lorsque l'ennemi l'éventa encore une fois.

Enfin les batteries ayant détruit une grande partie de la courtine qui présentait un large espace pour monter à l'assaut, les grenadiers de la division Kléber furent chargés de cette honorable et périlleuse mission.

Ceux-ci pénétrèrent dans la ville ; mais là ils trouvèrent de nombreux obstacles et un feu encore plus nourri que ceux qu'ils avaient eus à essayer jusqu'alors.

Les plus braves y périrent ; il fallut ramener les troupes dans la tranchée. Le général en chef hésitait à livrer un quatorzième assaut ; mais les grenadiers et la plupart des officiers le pressèrent avec tant d'instance de les laisser monter encore une fois, qu'il leur permit de se lancer de nouveau.

Alors Kléber, le sabre à la main, se plaça debout sur le revers du fossé, et, d'une voix éclatante, anima ses soldats au milieu des morts et des mourants.

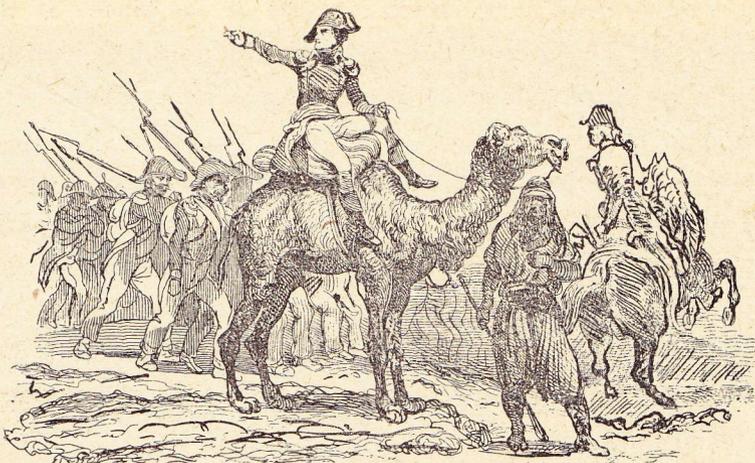
En voyant ainsi ce général, dont la taille dépassait celle des grenadiers de toute la hauteur de la tête, en voyant, disons-nous, la belle figure de Kléber et cette chevelure ruisselante sur ses larges épaules, on ne pouvait s'empêcher de le comparer à un des héros d'Homère.

Le bruit et la fumée du canon, les cris des soldats, les hurlements des Turcs, toutes ces troupes se précipitant les unes sur les autres, faisaient battre le cœur d'enthousiasme.

Personne ne doutait que la ville ne fut prise, lorsque tout à coup la première colonne d'attaque s'arrêta. Le général en chef s'était placé dans une batterie de brèche pour examiner le mouvement des soldats.

Il avait assujéti sa lunette entre les fascines, lorsqu'un boulet, parti de la place, vint frapper la fascine supérieure. Napoléon tomba dans les bras de Berthier.

Un moment on le crut mort ; heureusement il n'avait point été touché : ce n'était qu'un effet de la commotion de l'air. En vain



Berthier l'engagea-t-il à se retirer, il ne reçut de lui qu'une de ces réponses sèches qui ne permettent à personne d'insister.

Tandis qu'on observait cette singulière absence de tout mouvement de la part des troupes, une balle vint traverser la tête du jeune Araghi, qui était placé à côté du général ; presque aussitôt après, deux guides furent tués sans qu'il fût possible d'éloigner Napoléon.

Dans l'intervalle de ces deux assauts, l'ennemi avait eu le temps de remplir le fossé de toutes sortes de matières inflammables.

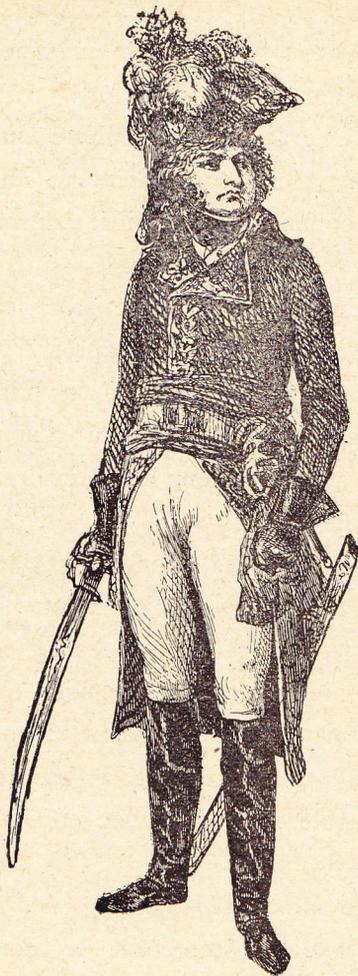
Ce fossé, trop large pour être traversé, ne pouvait pas non plus être tourné. Les soldats, en présence d'une mer de feu, et furieux de ne pouvoir avancer, s'obstinèrent cependant à ne pas reculer, bien qu'on fit sur eux d'incessantes décharges de mitraille.

Aussi, là furent tués une foule d'officiers de mérite, un grand nombre de soldats et plusieurs généraux, parmi lesquels on eût à regretter, entre autres, le général de division Bon et l'adjutant-général Foulers.

Malgré les efforts de la plus téméraire valeur, les Français durent céder à l'opiniâtre résistance des assiégés, et Napoléon leva le siège de Saint-Jean-d'Acre.

L'armée avait perdu 3,000 hommes par la peste ou dans les combats. Ce retour en Egypte fut accompagné de plus de souffrances et de fatigues que la marche sur la Syrie.

On avait à transporter un grand nombre de blessés et de malades ; Napoléon s'occupa d'eux avec une extrême sollicitude. Il voulut



Kléber

que tous les chevaux, ceux de l'état-major, les siens mêmes, leur furent réservés.

L'armée s'avancait lentement le long de la Méditerranée, au milieu des sables mouvants et embrasés.

Dans ce trajet, Napoléon faillit être tué. Un Arabe de Naplouse embusqué dans un buisson, lui tira, presque à bout portant, un coup de fusil dont la balle, sans le toucher, effleura cependant la corne de son chapeau,

Ce misérable s'enfuit et parvint à gagner, au milieu de la mer, un rocher où il espérait être à l'abri de toute vengeance ; mais les balles des soldats firent bientôt justice.

Les troupes s'arrêtèrent quatre jours à Jaffa, pour se reposer. La peste n'avait pas cessé de frapper des victimes.

Le général en chef fit une nouvelle visite à l'hôpital et donna l'ordre d'évacuer sur l'Égypte tous ceux qui étaient en état de supporter ce transport ; cet ordre fut ponctuellement exécuté, et Napo-

léon arriva au Caire le 14 juin 1799.

Il était temps qu'il reprît les rênes du gouvernement. Un relâchement funeste s'était manifesté dans les administrations civiles et militaires. D'un autre côté, Mourad-Bey, échappé à Desaix, menaçait la Basse-Egypte ; et, de nouveau atteignit les Français au pied des Pyramides. Napoléon avait tout prévu et tout ordonné pour une bataille.

Cette fois, ce fut lui qui prit la position des Mamelucks et qui s'adossa au fleuve ; mais le lendemain matin, Mourad-Bey avait disparu. Le général en chef n'en put croire ses yeux.

Cependant avant la fin du jour, tout fut expliqué : la flotte dont il avait pressenti l'arrivée était devant Aboukir, et Mourad par des chemins détournés, était allé, pendant la nuit, se joindre à l'armée turque qui était débarquée dans la rade.

— Eh bien ! avait dit Mustapha-Pacha au bey des Mamelucks, ces Français tant redoutés et dont tu n'as pu soutenir la présence, ils savent que je suis ici et ils fuient devant moi.

— Pacha, répondit Mourad-Bey, rends grâce au Prophète qu'il convienne aux Français de se retirer ; car s'ils retournaient, tu disparaîtrais devant eux, toi et tes soldats, comme la poussière devant l'aquilon.

En ce moment Mourad-Bey, ce fils du désert, prophétisait, car à quelques jours de là, le 25 juillet, Napoléon arriva, et, après trois heures d'un combat opiniâtre, les Turcs plièrent et prirent la fuite. Mustapha-pacha tendit d'une main sanglante son sabre au général Murat ; deux cents hommes se rendirent avec lui, deux mille restèrent sur le champ de bataille, dix mille se noyèrent.

Vingt pièces de canon, les tentes, les bagages, tombèrent aux mains des français ; le fort d'Aboukir fut repris et on rejeta les Mamelucks au fond du désert.

Kléber, qui ne put arriver sur le terrain avec sa division que deux heures après la défaite de l'armée turque, en abordant Napoléon sur le champ de bataille, s'était jeté précipitamment à bas de son cheval, et, ivre d'enthousiasme, l'avait embrassé avec effusion, en s'écriant :

— Général, vous êtes grand comme le monde !

Trois semaines après (le 21 août), Napoléon remettait le commandement en chef de l'armée d'Orient à Kléber.

Le 24 il s'embarquait sur *la Muiron* pour revenir en France, et le 9 octobre, il débarquait à Fréjus. Le 16 il arrivait à Paris, au milieu des acclamations des populations accourues sur son passage, car le peuple pressentait que le général Bonaparte allait devenir le sauveur de la patrie.



Arrivée de Bonaparte en France

L'enthousiasme qui accueillit Bonaparte à son retour, le joyeux empressement des populations dans toutes les campagnes, sur toutes les routes, dans toutes les villes, les cris universels qui le saluèrent partout sur son passage du nom de libérateur, étaient moins peut-être un hommage solennel rendu au génie, qu'une accusation générale portée contre le Directoire.

Bonaparte ne connaissait qu'imparfaitement les événements intérieurs de la France, mais il n'avait plus besoin de savoir les détails.

Il lisait sur tous les visages la condamnation d'un gouvernement décrié, et recevait de toutes les bouches l'offre du pouvoir suprême.

La France entière conspirait en sa faveur, si l'on peut appeler conspiration le vœu hautement exprimé de la majorité.

L'opinion publique se manifestait, en effet, bien clairement : elle maudissait l'anarchie :

On en était venu à tout sacrifier, même la constitution, plutôt que de laisser périliter la République. Aussi, ce fut aux cris de *vive la République* que l'on accueillit à Toulon à Lyon, à Paris, la nouvelle du retour de Bonaparte.

Tout le monde, en effet, savait que la République était en danger parce que tout le monde sentait la faiblesse d'un gouvernement incapable de conjurer les orages.

Une crise, un coup d'état, une violence même pouvait la sauver;

à cette condition, l'on était prêt à tout subir. Le retour de Bonaparte ne créa pas le mouvement ; il ne fit que l'accélérer.

Au surplus, le mouvement commença réellement à son arrivée, et la violation des lois sanitaires témoigna tout d'abord le peu de cas qu'on faisait de la légalité. Ce ne fut pas lui, cependant, qui donna l'exemple ; ce fut le peuple.

La frégate qui le portait fut assaillie, escaladée, envahie ; il fut transporté par des citoyens impatients de lui confier les destinées de la France.

Partout la joie publique prit l'apparence d'un soulèvement contre les autorités ; le pays tout entier se livrait aux mains d'un seul homme.

A Toulon, aussitôt que fut proclamé la grande nouvelle, la ville retentit de cris de joie ; le vaisseau-amiral et les batteries tirèrent vingt et un coups de canon ; un arbre de la liberté fut planté à la *porte d'Italie* en mémoire de cet heureux événement.

Parti pour Paris, le soir même de son arrivée, Bonaparte ne rencontra sur son passage que d'éclatants témoignages d'enthousiasme. De Fréjus à Aix, il fut escorté par des foules joyeuses, qui couraient avec des flambeaux autour de sa voiture. C'était véritablement une marche triomphale. A Lyon, la joie tint du délire. Bonaparte se rendit au théâtre ; on y représenta une pièce improvisée pour lui, *le Héros du retour*, tant il y avait d'empressement dans ces hommages qui n'étaient pas encore de la flatterie.

A Paris, les premières nouvelles du retour de Bonaparte se répondirent dans les théâtres le 21 vendémiaire, (13 octobre). Des cris de vive la République ! vive Bonaparte ! retentirent aussitôt ; de bruyants applaudissements éclatèrent.

Tous les spectateurs parurent saisis de vertige ; le spectacle se poursuivit au milieu de l'agitation, sans que personne y fit attention.

On allait, on venait, on circulait de loge, on interrogeait, on conjecturait, on commentait.

Qu'annonçait ce retour soudain ? Bonaparte était-il rappelé ? accourait-il de lui-même ; venait-il pour appuyer les directeurs ? venait-il pour les châtier ? Puis se manifestaient les espérances, éclataient les accusations, grondaient les colères. Mais sur tous les visages se lisait la confiance dans des jours meilleurs, le pressentiment d'une ère nouvelle.



Pendant ce temps, la consternation était au Directoire ; cependant il se garda d'en rien témoigner, et les manifestations publiques de sa feinte satisfaction furent d'autant plus vives, qu'il avait besoin de dissimuler ses véritables sentiments.

Le 22 vendémiaire, un message du Directoire fut envoyé au conseil des Cinq-Cents. Le porteur du message était précédé d'un corps de musique, et d'un détachement de grenadiers ; une foule toujours grossissante le suivait en poussant des acclamations.

La communication officielle du Directoire commençait par proclamer les succès de l'armée de Hollande. C'était un événement de haute importance ; on y fit à peine attention. Mais lorsque furent articulées les dernières phrases de la missive, dans lesquelles le Directoire annonçait le débarquement des généraux Bonaparte, Lannes, Marmont, Murat, Andréossy, et des citoyens Monge et Bertholet, l'assemblée se leva tout entière ; des cris de vive la République ! partirent de tous les bancs, et, pendant plusieurs minutes, les explosions d'enthousiasme ébranlèrent les voûtes de la salle.

Lorsque fut apaisée cette joie tumultueuse, les orateurs qui se succédèrent à la tribune prirent tous pour texte de leurs discours l'éloge du héros qui venait de toucher le sol de la République, « du héros dont la gloire était inséparable de l'indépendance et de la grandeur du peuple, que l'Italie avait vu tant de fois victorieux, qui revenait fidèle à sa destinée, et faisait briller aux yeux des peuples qu'il avait délivrés son épée menaçante et terrible ».

Enfin, pour qu'il ne manquât aucun genre d'hommage à l'illustre capitaine, objet de tant d'espérances, Baudin des Ardennes, membre du conseil des Anciens, citoyen timide et honnête, depuis longtemps profondément affecté de la triste situation des affaires, mourut de

joie, en apprenant le retour de celui qui, selon les croyances de tous, apportait avec lui le salut de la France.

Ainsi, dans la situation générale des esprits, tout se réunissait pour tenter l'ambition de Bonaparte, pour la contraindre même si elle avait eu besoin de contrainte.

Depuis les législateurs des Tuileries jusqu'à la foule des rues, tout le monde lui offrait le pouvoir. Comment et quand le saisirait-il? Ce n'était plus qu'une question de forme et de circonstance.

Auant d'entrer dans les détails de ce grand événement, il est nécessaire de faire connaître et les hommes et les choses qui devaient l'amener.

A l'extérieur, l'Italie, la première et la plus belle conquête de Bonaparte, l'Italie était tout entière aux mains des Autrichiens. L'armée française, repoussée dans l'Apennin, affaiblie, découragée, dénuée de tout, sans argent, sans vêtements, sans vivres, diminuait tous les jours par la maladie, par la faim et par les désertions.

Les braves combattants de Lodi et d'Arcole, les vainqueurs de Castiglione et de Rivoli, étaient réduits à demander l'aumône sur les routes de l'Apennin ; ceux chez lesquels une nature plus forte créait un désespoir plus énergique, s'affiliaient à des bandes de brigands, et cherchaient dans de criminelles entreprises les ressources que ne savait leur offrir le gouvernement.

La victoire de Zurich avait garanti les frontières, mais sans assurer le bien-être du soldat. L'armée d'Helvétie, qui l'avait remportée, ne vivait qu'au moyen de contributions de guerre, frappées sur les populations de la Suisse, qui ne les payaient qu'en murmurant et souvent ne les payaient pas du tout.

L'armée du Rhin, repoussée sur le sol français, souffrait des privations inouïes.

L'armée de Hollande seule, entretenue par la république batave, était dans une position tolérable.

Les exploits de l'Égypte offraient des compensations à l'orgueil national ; mais ce n'était qu'une grande poésie avec de grands embarras. La perte de la flotte devait rendre toute victoire stérile. Déjà la première conquête de l'entreprise orientale échappait à la France. Malte, étroitement bloquée, était épuisée par la famine.

Contre toute l'Europe en armes, la France n'avait d'autre appui

que l'alliance chancelante de l'Espagne et la neutralité douteuse de la Prusse.

A l'intérieur, d'une part, les faiblesses du Directoire, de l'autre ses violences avaient réveillé et les espérances et les ressentiments des royalistes. La Vendée, pacifiée par Hoche, avait repris les armes; tout l'ouest était déchiré par la guerre civile.

Une loi odieuse avait déchaîné les passions qu'elle était destinée à réprimer : c'était la loi des otages, condamnant à la prison et à des peines arbitraires les parents des émigrés ou des Vendéens, et les rendant responsables des actes de violence.

Des femmes, des vieillards, des enfants furent saisis et incarcérés. Le gouvernement se vengeait sur l'âge et la faiblesse d'une insurrection qu'il ne pouvait dompter par la force. Une réprobation générale accueillit cette loi d'iniquité, et tous les partis flétrirent une mesure qui n'était qu'une honteuse combinaison d'impuissance et de tyrannie.

En même temps se décrétait un emprunt forcé sur les riches, ce qui alarmait la propriété; puis une conscription de deux cent mille hommes, ce qui frappait les pauvres.

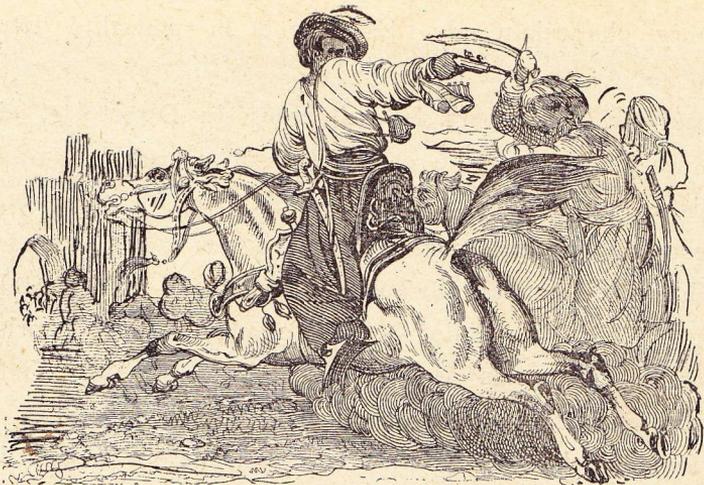
Pendant que les provinces de l'ouest étaient ravagées par la guerre civile, celles de l'est étaient menacées de l'invasion étrangère et presque toutes celles du midi ressemblaient à une vaste arène ouverte au déchaînement des factions.

Les partis s'y maintenaient par l'assassinat, tour à tour oppresseurs et victimes; les routes étaient infestées de brigands, et les agents de l'autorité donnaient le scandaleux spectacle de la dilapidation et d'une corruption effrontée. Le mécontentement était partout, et partout le désordre. La société française semblait menacée de dissolution, et il y avait plus ni confiance ni espoir dans une pentarchie sans force, sans justice, sans moralité.

Les partis qui s'agitaient dans la capitale auraient pu facilement profiter de l'affaiblissement du gouvernement, si eux-mêmes n'avaient perdu une grande partie de leurs moyens d'action.

Les royalistes n'avaient plus ces folles espérances qui les avaient animés, ni ces ardeurs de conviction qui les avaient soutenus dans les jours de malheur.

Les royalistes d'une opinion mitigée se confondaient par beaucoup de points avec les républicains modérés, qui repoussaient avec



terreur toutes les traditions de la Convention, et redoutaient avant tout le désordre et l'arnachie.

Fermement attachés aux grands principes qui avaient amené la révolution de 1789, ils tenaient encore aux formes démocratiques ; mais se montraient si faciles pour toutes les modifications extérieures, qu'aucune ambition ne pouvait s'en trouver gênée. Une pensée cependant dominait chez eux toutes les autres, c'est que le Directoire n'avait été qu'un essai malheureux, et que la constitution de l'an III devait être remplacée.

Entre ces deux partis, également ennemis de l'un et de l'autre, se tenaient les Jacobins, fanatiques immobiles, opiniâtement attachés aux traditions de 93, voulant faire revivre les clubs, les émeutes et les tumultes de carrefours, partisans d'une assemblée unique, des conventions populaires et des moyens extrêmes.

Mais cette fraction, quoiqu'elle n'eût rien perdu de sa hardiesse et de son énergie, n'avait plus d'autorité sur les masses qui l'avait si puissamment secondée dans les premières phases de la révolution. Le peuple des rues avait abdiqué et demandait aussi le repos. Il ne restait donc plus que la bruyante activité des chefs et leurs impatientes ambitions.

Parmi eux se faisaient remarquer Bernadotte, homme plein d'une vanité superbe, que ne justifiait aucun de ses actes ; Augereau, aussi incapable dans les conseils que brave sur le champ de bataille, qui se donnait vis-à-vis de Bonaparte des airs de rival, parce qu'il l'avait secondé dans ses brillantes campagnes ; enfin, Jourdan, le plus

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS